

La femme dans les romans de Georges Bugnet

par

Jocelyne Verret
Edmonton (Alberta)

RÉSUMÉ

Les trois romans de Bugnet, *Le lys de sang*, *Nipsya* et *La forêt*, présentent un portrait de la femme qui correspond au seul rôle que la société du début du XX^e siècle lui accordait. L'auteur est fidèle à la réalité, une réalité qui réserve le beau rôle aux hommes et qui valorise leurs qualités. Ceux-ci sont explorateurs, aventuriers, forts, braves, etc. La femme, elle, se doit d'être belle et de se taire à moins que l'on ne lui adresse la parole. Si elle est moins belle mais qu'elle sache se ranger dans l'ordre établi, l'auteur lui trouvera des qualités. Si elle ose déroger aux coutumes, le malheur ne tardera pas à s'abattre sur elle. Dans les romans de Bugnet, la femme sera soit noble et pure soit aventurière et source de perte de l'homme. La morale chrétienne austère et rigoureuse, influencée par la pensée janséniste, fait partie de la formation de Bugnet; ses romans empruntent un ton moralisateur, surtout à l'égard de la femme. Bugnet brosse un portrait réaliste de la vie des femmes au début du XX^e siècle, un portrait qui fait grincer des dents toute personne qui se dresse contre l'utilisation du principe de *deux poids, deux mesures*.

ABSTRACT

Bugnet's portrayal of Woman in his three novels *Le lys de sang*, *Nipsya* and *La forêt*, is faithful to society's expectations of her at the beginning of the twentieth century. He depicts a reality where men dominate, where their endeavours receive approbation: they are explorers, adventurers, strong, brave, etc. Woman, on the other hand, must be beautiful and silent unless spoken to. Indeed, if she knows her place, she will receive a favourable review even if she is on the plain side. However, if she dares to defy established customs, it will not be long before fate punishes her. In Bugnet's novels,

woman will either be pure of heart and noble or adventuresome and the cause of man's damnation. Jansenism, and its austere and rigorous Christian morality, was an integral part of Bugnet's upbringing; hence, his novels have a moralising tone, especially with regard to women. The author's realistic portrayal of women and their lives at the turn of the century makes readers who object to the double standard cringe.

L'attitude de Georges Bugnet vis-à-vis des femmes est celle d'un homme qui ne sait trop s'il doit les idéaliser ou les vilipender. Trois de ses quatre ouvrages nous permettent d'explorer la façon dont il voit la femme. Il faut se rappeler que *Le lys de sang* a été publié en 1923, tandis que *Nipsya* a paru en 1924 et *La forêt*, en 1935. *Siraf*, paru en 1934, est un débat philosophique sur le bien et le mal, sur le sens de la vie, sur la quête existentielle d'un homme qui entretient des dialogues avec des esprits.

Né en France en 1879, Georges Bugnet avait cinquante-six ans lorsque parut son premier roman. C'est donc dans la période de l'entre-deux-guerres que sa carrière littéraire se situe. Comme tout écrivain d'ailleurs, Georges Bugnet écrit nécessairement à partir de sa formation, de son vécu et de son imaginaire. Sa biographie nous apprend qu'il a passé sa jeunesse «dans une atmosphère suffocante créée par un père complaisant, affable et d'une tolérance suspecte, et une mère autoritaire, austère et d'une gravité un peu trop lourde» (Morcos *et al.*, 1998, p. 46). Son éducation, il l'a reçue des frères des Écoles chrétiennes à Mâcon, puis du Collège des oblats de Saint-François de Sales. L'individu, qui devait devenir écrivain, journaliste et horticulteur, se destinait, dans un premier temps, au sacerdoce. S'il a abandonné cette idée pour reprendre des études générales à l'Université de Dijon, il a aussi dû interrompre à nouveau ses études pour, cette fois-ci, faire son service militaire.

Même si le sacerdoce ne l'intéressait plus, Bugnet demeurait néanmoins marqué par sa formation religieuse; ayant été membre de l'Association catholique de la jeunesse française, il devint rédacteur en chef de *La Croix de la Haute-Savoie*, à Annecy. Comme Bugnet a quitté la France, en 1905, pour venir s'établir définitivement au Canada, il n'a donc pas vécu en

France la période d'euphorie et de libération qui a suivi la Première Guerre mondiale.

Ces renseignements expliquent pourquoi le ton de Bugnet et le contenu de son discours sont moralisateurs. Cela saute aux yeux dans son «Avertissement au lecteur», qui sert de préface au *Lys de sang* publié sous le pseudonyme Henri Doutremont, où il nous souhaite de sortir «de cette entreprise avec peut-être quelques idées nouvelles, et peut-être aussi un peu plus de grandeur dans l'âme» (Bugnet, 1923, p. 2). La femme de ses romans n'échappe aucunement à la condescendance manifestée à l'égard de ses lecteurs.

Dans son premier roman, *Le lys de sang*, Bugnet nous présente deux types de femmes: la noble et pure et l'aventurière sans grâces, source de perdition de l'homme. Le livre porte le nom d'une fleur africaine, et cette plante exotique, véritable personnage du roman, incarne la femme mangeuse d'hommes. Le lys blanc, habituellement symbole de pureté, se transforme en une plante suffocante et dévastatrice aux propriétés hallucinantes. Mais, pour bien comprendre comment Bugnet voit la femme, du moins dans ses romans, il faut auparavant jeter un regard sur le rôle qu'il réserve à ses personnages masculins.

L'auteur commence par situer ces derniers dans un monde d'hommes aux prises avec la nature. Les héros ont tous une touche d'«Indiana Jones». Henri Doutremont part du Canada pour aller retrouver un autre lys de sang. Pour ce faire, il doit braver les intempéries (chaleur torride, inondations), déjouer les escroqueries (des guides au service du mari de celle qui lui veut du mal) et composer avec le danger (plante vénéneuse, insectes et animaux sauvages). Vital Lajeunesse évangélise Nipsya, jeune Métisse sans nom de famille, défriche la terre, dompte un cheval sauvage et va prêter main forte à Louis Riel. Roger Bourgouin emmène sa jeune épouse française en Alberta pour s'établir sur un *homestead* et se mesurer à la forêt boréale. À l'inquiétude de son épouse citadine, il répond par une boutade: «Eh bien, Louise, ne la trouves-tu pas intéressante cette vie de Robinsons? Rien que nous deux, seuls avec la nature» (Bugnet, 1984, p. 10). Ainsi, dans l'œuvre de Bugnet, les hommes font bonne figure: ils poursuivent un noble idéal et

deviennent dompteurs de la nature sauvage, les femmes n'ayant qu'un rôle accessoire dans leur quête personnelle.

Fidèle à son époque, Bugnet place les hommes dans des situations de pouvoir; ce sont eux qui décident et les femmes qui suivent; toutes, sauf les méchantes, telle Hilda Nagel qui avait jeté son dévolu sur Henri Doutremont:

[...] Avec persistance, elle s'attachait à moi de plus en plus et semblait follement éprise de ma personne. Ma réputation d'unique héritier du riche "rancher" canadien-français de l'Ouest n'y était sans doute pas étrangère. Pour moi, c'était une importunité dont j'essayais sans cesse de me défaire [...] (Bugnet, 1923, p. 5)

Lorsque les femmes de ses romans sont plus hardies que la norme, elles importunent et tombent dans la catégorie des «fatigantes». Hilda aurait aussi été menteuse et accaparante: «Je l'y [dans les salons de la plus haute société] rencontrais fréquemment sous l'égide d'une femme effacée qu'elle disait être sa tante» (Bugnet, 1923, p. 5). De plus, c'était une femme qui, si l'on essayait de contrecarrer ses projets, savait faire preuve de violence: «[Lorsqu'elle] eut connaissance de mon prochain départ, [elle] n'hésita pas à venir un soir dans ma chambre de garçon et m'y fit une scène d'une violence extrême» (Bugnet, 1923, p. 5).

Dans *Nipsya*, c'est la mère de l'héroïne qui déroge aux conventions de la société. L'oncle de Nipsya en informe le lecteur en rappelant l'événement à la grand-mère autochtone: «[...] ce courailloux d'Irlandais a emmené votre plus jeune fille au diable, qu'on les a jamais revus. Ils vous ont laissé Nipsya [...]» (Bugnet, 1990, p. 92). Lorsque les femmes, dans les romans de Bugnet, se soustraient aux normes de la société, ce n'est jamais dans un but noble. Et si elles osent se présenter aux gens sans artifices, on trouve à redire, bien qu'en boutade, sur leur apparence tandis que l'homme, aussi crotté soit-il, est considéré présentable.

- Tiens dit Cléophas, voilà le Père Lozée. Mesdemoiselles, vous n'êtes pas des créatures présentables, avec vos têtes pleines de foin. Descendez du meulon qu'on vous nettoie un peu.
- Venez donc pas son père. On est bien comme on est. Ça lui montrera qu'on travaille.

Mais Nipsya avait plus de vanité et ressentit quelque humiliation (Bugnet, 1990, p. 179).

Le texte de Bugnet devient une véritable lame à double tranchant, car si une femme ose faire fi de son apparence, elle peut en blesser une autre qui attache plus d'importance au jugement masculin. Curieusement, Bugnet banalise la femme dévalorisée et l'affuble d'un défaut, l'orgueil de son apparence dans ce cas-ci.

En fait, Bugnet mise beaucoup sur l'apparence physique comme indicateur de la qualité profonde de la femme. Hilda Nagel est une Allemande «aux cheveux d'un blond fauve, aux yeux magnétiques, turquoises à reflets verts, étoilés d'or, grande, forte, et sans grâce» (Bugnet, 1923, p. 5), tandis que Claire Saint-Jean, pour qui, à cause d'un point d'orgueil, son fiancé mettra sa vie et celle de son équipage en péril, est décrite comme suit: «grâce fière [...] beauté svelte et pleine» (Bugnet, 1923, p. 9). Hilda, c'est l'incarnation du mal, tandis que Claire, c'est la vertu même.

L'auteur nous présente Nipsya comme une jeune Métisse «[à la] tête ovale, [aux] joues pleines, [au] menton à fossette, [ayant] de très beaux yeux au regard doux et un peu timide» (Bugnet, 1990, p. 84-85). Cette dernière, malgré les embûches sur son passage, sera la femme idéale à la fin du roman, ayant pris la religion de son mari, ayant accepté qu'il parte auprès de Louis Riel alors qu'elle attend un enfant de lui. À force de se sacrifier, elle se gagnera l'estime de son compagnon autrement justement condescendant. Bugnet fera émettre un doute à Vital, mais il lui sera impossible de pousser plus loin la magnanimité: «Il [Vital] se demanda s'il ne s'était pas trompé aux temps où il avait pensé qu'elle était inférieure à lui...» (Bugnet, 1990, p. 292).

Louise, le personnage féminin central de *La forêt*, est une jeune épouse en élégante robe de ville, portant gants et voilette, et habile cuisinière. C'est aussi la femme qui a quitté la France au début du siècle pour suivre son mari en terre inconnue et non défrichée. Dans le quotidien, si d'autres hommes lui jettent des regards concupiscent et profèrent des grossièretés, son mari n'a rien de mieux à lui offrir qu'une boutade condescendante: «Oh, entre hommes... Tu n'es pas censée les comprendre» (Bugnet, 1984, p. 70). Puis, lorsque la tragédie frappe et que l'enfant de Louise et Roger se noie, l'épouse s'en prend à elle-même, se

culpabilisant pour l'amour naturel qu'une mère porte à son enfant: «Je l'aimais trop, vois-tu... oui, c'est cela, je l'aimais trop...» (Bugnet, 1984, p. 234). Louise avait désobéi à son père, avait refusé le riche parti qu'il lui avait choisi, pour suivre Roger en terre canadienne; et voilà! le malheur s'était abattu sur eux. Madame Roy, autre personnage féminin de ce même roman, rentre dans la norme établie par la société. C'est une paysanne simple au cœur d'or. Lorsqu'elle s'exprime spontanément dans les conversations, Pierre, son mari, la reprend sans vergogne:

- Mélie, cause donc avec madame, et laisse-nous parler sérieusement [...]
- Voyons, Mélie, c'est-y à toi ou à moi de parler le premier? [...]
- J'ai jamais pu la corriger de ça. Quand je veux parler, faut qu'elle parle [...] (Bugnet, 1984, p. 41)

Pierre Roy doit avoir raison, et sa femme doit se soumettre à l'ordre établi. C'est seulement lorsqu'il l'aura réduite au silence qu'il aura la magnanimité de vanter ses talents culinaires et ses autres accomplissements domestiques.

Nous avons mentionné plus haut que la nature constituait à elle seule un personnage à part entière dans les romans de Bugnet, et c'est uniquement à elle que l'auteur et ses héros masculins vouent un amour passionné et indéfectible, se rapprochant d'un véritable culte. La nature, c'est donc la première maîtresse, celle pour qui l'homme est prêt à tout sacrifier: que ce soit la forêt boréale albertaine ou la jungle africaine, la nature trône dans les écrits de Bugnet. L'auteur, qui est aussi horticulteur, ne s'incline que devant elle.

En concluant, il faut ajouter que, si Bugnet offre une image de la femme difficile à accepter par les femmes aussi bien que les hommes vivant l'égalité des sexes en cette fin de millénaire, elle est toutefois conforme à la réalité du début du XX^e siècle, période durant laquelle la femme se devait d'avoir un «esprit plus conciliant, plus docile, plus soumis...» (Bugnet, 1923, p. 60).

BIBLIOGRAPHIE

BUGNET, Georges (1923) *Le lys de sang*, Montréal, Éditions Édouard Garand, 60 p. [signé Henri Doutremont]

_____ (1984) *La forêt*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 239 p.

_____ (1990) *Nipsya*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines et Éditions universitaires de Dijon, 333 p. [Édition critique par Jean-Marcel Duciaume et Guy Lecomte]

MORCOS, Gamila *et al.* (dir.) (1998) *Dictionnaire des artistes et des auteurs francophones de l'Ouest canadien*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 366 p.